

68^e CPLF Genève 2008

Comptes-rendus des ateliers

La Revue Française de Psychanalyse, dirigée par Denys Ribas, a fait suivre la manifestation par deux rédacteurs, Jacques Angelergues et Evelyne Chauvet. Les travaux scientifiques du C.P.L.F. donneront naissance au *Numéro spécial Congrès 2008* de la R.F.P. qui paraîtra en décembre 2008.

A la demande de nombreux participants et depuis plusieurs années déjà, nous donnons connaissance, ci-dessous, du déroulement global des ateliers du samedi 3 mai 2008.

1 - Actualisation traumatique et construction

Présidé par : N. Zilkha (Genève)

Avec : C. Gür-Gressot (Genève), R. Mancini (Lyon), Y. Samuel (Tel Aviv)

L'actualisation traumatique exerce un formidable *appel au travail de construction*. Nathalie Zilkha compare la construction de l'analyste à une équation à plusieurs inconnues rassemblant des éléments psychiques de nature différente. Outre son indéniable dimension de contenant, la construction permet que se déploie progressivement ce qui se présente comme un noyau compact et indifférencié du fait même du trauma.

Au niveau économique, la construction ralentit la charge pulsionnelle traumatique par sa forme même, plus que ne le fait l'interprétation. Par ailleurs, par son ancrage dans la secondarité et la place minime qu'elle accorde à l'ambiguïté ou la polysémie, la construction régule de manière singulière la passivité et la régression de l'analysant.

L'analyste qui énonce la construction place la scène entre l'analysant et lui-même, à la portée de l'analysant, mais de manière plus extérieure que l'interprétation. La construction favorise ainsi la construction de l'espace analytique ou celle de l'espace transitionnel.

Notons dans ce contexte que la construction peut renvoyer l'analysant, trop vite ou trop exclusivement, à un destinataire du passé, affaiblissant alors le potentiel de subjectivation et de vérité que comporte la réactualisation. D'autre part, en ce qui concerne le risque que la construction ait un effet de séduction sur la réalité psychique de l'analysant, précisons que l'effet de suggestion peut servir la compulsion de répétition. La ressemblance avec le trauma est spectaculaire. Est répétée sous couvert du déni et de l'auto-clivage narcissique, l'identification à l'agresseur dont l'individu épouse la vérité énoncée. Cela nous conduit, corrélativement, à la question de la transformation de ces identifications incorporatives en une construction de la représentation de la réalité psychique de l'objet.

Robert Mancini différencie le travail de co-construction en régime tempéré de la construction proposée par l'analyste dans un contexte d'actualisation traumatique. À travers un exemple clinique, il illustre les « effets d'actualisation traumatique » que peut avoir la construction de l'analyste. Une construction peut lever en partie un clivage et potentialiser une angoisse traumatique ».

Il nous propose de distinguer « construction ouverte » et « construction fermée ». Il qualifie ainsi le « caractère provisoire (et dans une certaine mesure aléatoire) » de la construction « ou au contraire sa fixité » ainsi que « son ouverture de sens, sa potentialité générative ou au contraire sa fermeture. »

Yael Samuel fait le récit d'une cure marquée par l'actualisation traumatique par défaut et par excès. Avec finesse, elle nous montre comment se construit progressivement une peau psychique et des espaces psychiques qui, à leur tour, soutiennent le processus analytique. Dans son développement une large part est consacrée au travail de contre-transfert ainsi qu'aux affects.

Portée par la riche présentation clinique de Yael Samuel, la discussion des participants à l'atelier tourne beaucoup autour des modalités les plus heureuses de la construction d'un espace analytique. Se pose notamment la question de savoir dans quelle mesure le travail de construction concerne les fantasmes originaires.

Céline Gür Gressot discute cette présentation clinique à travers trois perspectives complémentaires : la forme du traumatisme qui fait retour dans la cure, le trans-générationnel et, la construction et les rêves. Elle interroge la place « des pertes et des deuils non élaborés dans la génération précédente, répercutés à son insu chez la patiente ». Sa phrase conclusive est représentative de l'intérêt des questions qui ont été débattues dans l'atelier : « Il s'agit pour nous tous, de ne pas négliger le retour du pulsionnel, et au-delà de parties clivées, réprimées, déchargées de si longue date et de leur potentialité traumatique, de repérer le désir et ses racines, dans notre effort à contenir, étayer, construire... »

Nathalie Zilkha

2 - Construction et transmission de la vie psychique entre générations

Présidé par : J. Preiswerk (Genève)

**avec : F. Conrotto (Naples), J. Defontaine (Paris), R. Laydevant (Annemasse-Genève),
M. Robert (Genève)**

Le problème des identifications aliénantes dans la transmission de la vie psychique entre générations

L'atelier a commencé par une interrogation sur le statut métapsychologique des constructions. Il y a une énigme liée à la transmission des contenus psychiques.

Nous sommes contraints face au matériel produit de faire l'hypothèse que ce sont des identifications narcissiques inhérentes à l'histoire infantile du patient, qui viennent parasiter le moi en construction au point que celui-ci se trouve habité par un alien un objet enkysté celui d'un autre ou de plusieurs autres.

L'identification aliénante ne fait pas partie du refoulé mais fait partie soit d'un inconscient enclavé (Laplanche) soit à un inconscient amential (Dejours).

Pour définir la transmission psychique entre générations nous devons recourir à une topique du clivage.

On peut dire que ce clivé est inscrit et « intromis dans la chair psychique » (voir Laplanche et la notion d'injection projective chez Racamier).

Il s'agit de transmissions qui n'ont aucun sens psychique car pour l'être, elles devraient être incluses dans un contexte symbolique (nous retrouvons là ce que Green a nommé « mémoire amnésique ») : elle est le plus souvent agie, non verbale, non symbolisée.

L'identification aliénante est le produit d'une transmission brute.

Les interventions cliniques ont mis en évidence plusieurs modes d'identifications narcissiques à l'objet : identification narcissique à un parent dans un contexte de forte incestualité meurtrière : il faudra sauver les siens de la folie maternelle tout en exerçant sur eux l'emprise même que la mère a pu exercer (travail de J. Defontaine).

Identification narcissique à l'objet interne de la mère : dépression en lien avec un deuil exporté ou transmis (M. Robert).

Identification aux objets morts des parents (R. Laydevant).

Ce problème des identifications aliénantes implique une dimension intersubjective : l'autre est convoqué dans la formation des symptômes.

Comment travailler ces identifications aliénantes en analyse ?

La deuxième idée est que le contenu de l'identification aliénante agit comme motion pulsionnelle.

On peut l'assimiler à une vérité historique (voir Freud dans Moïse).

C'est à l'analyste de transformer cette charge énergétique en l'alliant au PCS et au langage.

Ici l'analyste ne fait pas des interprétations mais des constructions ; ce que l'on souligne c'est que la construction de la vérité est conditionnée par la relation transfert /contretransfert.

Ce qui s'est passé en réalité nous ne le connaissons jamais.

Nous sommes dans une sphère, celle du conjectural.

Il y a un coefficient d'incertitude entre vérité et connaissance.

Comment s'effectue cette construction :

L'écoute de l'écoute est gérée par le contretransfert : les associations à partir de l'analyse sont des anticipations, mais elles peuvent aussi voir leur fonction déviées par l'effet d'une emprise sur le patient.

Le travail de l'analyste avec de tels patients : importance du transfert négatif dans la cure et importance du contre- transfert

Nous sommes en deçà des mots. C'est à l'analyste de transformer cette charge énergétique en l'alliant au PCS et au langage.

Ici l'analyste ne fait pas des interprétations mais des constructions ; ce que l'on souligne c'est que la construction de la vérité est conditionnée par la relation transfert /contretransfert.

Les émotions contre-transférentielles sont ainsi la clé de voûte du travail interprétatif : ce qui n'est pas facile car ce que nous ressentons est d'ordre pulsionnel et émotionnel que cela peut faire obstacle à nos capacités de penser, semer en nous trouble et confusion.

L'analyste est ainsi le dépositaire des affects projetés en lui par le patient. C'est pourquoi le contretransfert est loin d'être un obstacle à la transformation : c'est l'écoute de l'écoute (Faimberg) et l'élaboration de notre propre vécu contre-transférentiel, aussi pénible soit-il qui va devenir un outil propre à comprendre et à interpréter ce contenu d'impensé que le patient projette en nous.

Une clinique du traumatisme

On peut se poser le problème du rapport entre l'identification primaire et l'identification aliénante : le trauma empêche la perlaboration : elle est en deçà du processus de symbolisation : elle ne peut être pensée que comme une trace énergétique.

Nous sommes dans la compulsion de répétition transgénérationnelle dans une clinique du traumatisme dans le sens d'une rupture de la chaîne symbolique des générations, chaîne qui de ce fait ne peut être l'objet d'un récit du sujet lui-même par lui-même. Le sujet est porteur d'une histoire qui n'est pas la sienne et qu'il ne peut s'approprier, porteur d'un contenu brut, non pensé passant sans transformation de génération en génération.

La question se pose de savoir comment l'analyste peut avoir accès à ces zones d'impensé qui polluent la vie psychique du patient : c'est là que se pose le problème de la construction dans l'analyse. Le trauma atteint la structuration même de la psyché. La distinction rêve-réalité est abolie et le sujet développe une peur de rêver qui abolit sa vie symbolique intérieure à **travers** le court circuit des processus primaires, tels la condensation et le déplacement : s'il y a des rêves ils seront extrêmement crus sinon on est confronté à la blancheur de la pensée.

Importance de la deuxième topique pour aborder cette problématique

Est ce que cette notion est une manière d'interroger la méta psychologie dans le sens où elle nous oblige à nous passer de la notion de refoulement.

Y aurait-il de l'inconscient non refoulé ?

Nous utilisons la notion complexe d'identification aliénante sous ce déplacement ne veut –on pas exprimer le faible degré de symbolisation, on serait tenté de parler du corps.

Dans la première topique, on a affaire à des représentations refoulées.

Avec la deuxième topique et le ça : le contenu de l'inconscient n'est plus formé de représentations : le détour est là, on doit porter la limite plus avant. Le problème serait de définir l'inscription.

Selon Antoine Corel, l'identification aliénante est porteuse d'une énergie négative, mais on est dans le psychique. Tout le monde s'accorde à dire que les raisons sont d'ordre narcissique. Le sujet se ferme ou se clive car il risque de disparaître si une autre représentation advient. Il y a l'idée que la pulsion vient de l'expérience : l'analyste apporte cette poussée.

L'inscription négative est en lien direct avec la pulsion de mort. Le problème est alors celui-ci : d'où vient la pulsion du dehors ou du dedans ? L'objet est-il le révélateur de la pulsion ou la produit-il ? D'où l'importance du narcissisme : c'est pour éviter d'être détruit que le sujet reste privé d'une partie de son psychisme : son psychisme est sous l'hégémonie de la pulsion de mort.

Julia Preiswerk – Jeanne Defontaine

3 - La scène primitive entre constructions et fantasmes dans la cure d'enfant

**Présidé par : J. Girard-Frésard (Genève) et A. Liengme (Genève)
avec : C. Frisch-Desmarez (Luxembourg), I. Kamieniak (Rouen),
T. Olmos de Paz (Madrid)**

Alicia Liengme

La notion de construction en analyse d'enfants n'est possible qu'à travers la relation transféro-contre-transférentielle. L'analyste pourra percevoir les éléments répétitifs de ce qui arrive dans le hic et nunc de la séance et le déploiement des fantasmes inconscients.

Une ébauche du travail d'historicité de la relation de l'analyste avec l'enfant a été montrée à travers une vignette clinique, qui nécessitera de se développer dans le travail en spirale des séances à venir.

Jacqueline Girard-Frésard

Jes, 7 ans, nous consulte car elle ne "décroche" pas la lecture. L'inhibition des symboles scripturaux nous semblait attachée à un refoulement pathologique: la "chose" trop proche du "mot" aveuglait Jes dans ses tentatives d'apprentissage.

Notre travail analytique nous montrait que, pour Jes, mettre deux lettres ensemble pour donner naissance à un mot était une activité trop proche de ses fantasmes de scène primitive et provoquait confusion et rage face au sentiment d'exclusion. Elle a pu jouer les parents combinés, les fantasmes sadiques, la fureur de l'exclusion, l'excitation liée à la confusion et peu à peu, grâce à la survie de l'objet, s'est construit en elle un espace interne métaphorique, dont "l'accrochage" de l'écrit.

Christine Frisch-Desmarez

Judith, âgée de 10 ans et adoptée à l'âge de 10 mois après avoir subi d'importants traumatismes, est en traitement psychanalytique depuis 2 ans.

Dans ses scénarios de jeux, Judith fait intervenir mille événements qui empêchent les parents d'être ensemble. Elle ressent une profonde détresse et un sentiment d'abandon devant l'union de ceux-ci. Judith s'enferme dans un véritable état de défenses autistiques et coupe tout contact avec sa psychanalyste pendant les séances qui suivent les périodes de vacances. Celle-ci fait le lien entre la détresse de Judith et son sentiment d'avoir été abandonnée par le couple parental.

Isabelle Kamieniak

À partir de la cure de S., Isabelle Kamieniak montre comment la scène primitive, d'essence défensive vis-à-vis de la perte de l'objet primaire, peut se construire dans la relation transférentielle même, sans qu'il soit fait référence à la réalité des traumatismes vécus. L'après-coup qu'instaure la relation analytique permet la reprise des problématiques pré-génitales et une évolution de scènes primitives désorganisantes vers la construction d'une scène primitive plus structurante menant à la conflictualité œdipienne.

Teresa Olmos : Sur les fantasmes des origines et la possibilité d'historisation chez l'enfant

La scène primitive constitue un noyau dont la question des origines reste le nœud d'une investigation, de la curiosité sur la naissance, la procréation, la filiation et les relations complexes qui structurent la situation œdipienne. Elles font donc partie des fantasmes de scène primitive, qui sert aussi de matrice à la situation triangulaire.

Nous pourrions considérer les fantasmes originaires, comme l'effet des diverses positions qu'occupe le sujet dans sa circulation à travers les structures œdipiennes, fantasmes qui ne sont pas seulement à l'origine des formations symboliques les plus complexes, mais aussi constitués en fonction des origines, comme des "théorisations" des origines. Ils forment la base sur laquelle va se structurer le travail insistant et souvent reformulé des théories sexuelles infantiles.

Dans la présentation d'une vignette clinique de la première année d'un traitement psychanalytique d'un enfant adopté de 8 ans, on a pu observer le déploiement des fantasmes sur ses origines ainsi que la possibilité de commencer à construire sa propre histoire.

DISCUSSION

Les 4 cas remarquablement exposés nous ont permis de bien voir le processus thérapeutique installé dans la relation transféro-contretransférentielle et d'aborder la discussion centrée sur les fantasmes de scène primitive et le travail d'interprétation, de construction et d'historisation.

Scène primitive comme fantasme originaire appartenant au passé ontogénique et phylogénique, déjà là avant toute signification après-coup ? Comme Freud le propose et Jacqueline Girard-Frésard nous le rappelle.

Scène primitive comme fantasme inconscient résultat d'une fantasmatisation construite en premier lieu au cours de la constitution du moi et de l'objet, puis reprise en après-coup successifs, suivant l'évolution libidinale ? Comme le suggère Isabelle Kamieniak.

La question du transgénérationnel infiltrant les fantasmes de scène primitive a été aussi évoquée. Dans ces travaux cliniques il se dégage clairement une élaboration des fantasmes d'une scène primitive dominée par la destructivité meurtrière et la confusion, vers des scénarios organisés avec des objets plus différenciés permettant d'accéder à une position œdipienne dans le sens d'un espace triangulaire comme Ronald S. Britton le définit.

Ce travail d'élaboration ayant pour objet de lier la haine destructrice, amène à un dégagement de la relation orale cannibalique, vise une meilleure sphinctérisation et l'installation d'un refoulement possible. Dans ce processus, la construction apparaît comme une création naissant de l'interprétation de toute une série des fantasmes à travers un travail de métaphorisation et de dramatisation dans le jeu des enfants.

Mais comment intègre-t-on l'histoire réelle de l'enfant dans le travail psychothérapeutique ? Il est souligné que le fait d'introduire l'histoire de l'enfant peut avoir un caractère défensif dans la relation transféro-contretransférentielle. Une construction peut rester silencieuse et gardée en attente pour être jouée et non agie. Ajoutons que la réalité traumatique sollicite particulièrement notre contre-transfert. D'autre part l'accent est mis sur la valeur du travail

de construction de l'histoire de la cure dans la relation transféro-contretransférentielle permettant l'intériorisation de la fonction liante.

Elena Pérez-Crim

4 - Constructions à l'adolescence : entre danger de désubjectivation et potentiel de création

Présidé par : M. Emmanuelli (Paris)

Avec : D. Hirsch (Bruxelles), G. Monniello (Rome), M. Perret-Catipovic (Genève)

M. Perret-Catipovic présente la situation analytique avec les adolescents où toute construction consiste en un « être là » sans « se substituer à ».

Elle rappelle que la pratique de la cure d'adolescent oblige à envisager la construction au regard du processus d'adolescence, porteur de création en même temps que soumis aux risques d'un débordement pulsionnel, entre actualisation de la problématique oedipienne et fragilité narcissique due à des angoisses liées au trop de proximité en même temps qu'au risque de perte liée à la séparation, entre les deux écueil, donc, de l'intrusion et de l'abandon.

Les trois vignettes présentées ont eu le mérite d'engager chacun des intervenants dans un questionnement de leur contre-transfert « adolescent » et d'approcher le travail délicat d'aménagement et d'invention, ce qui a ouvert à un plaisir à penser extrêmement vivifiant pour les participants. Car si le transfert de l'adolescent se fait au risque d'un moment psychotique, il oblige à « recréer », à métisser le dispositif, à construire une sorte de mythe d'origine, construction silencieuse qui permet à l'analyste de rester vivant au-delà de l'attaque contre les liens. Il est à ce propos à noter que chacun a fait référence à des formes soit mathématiques soit mythologiques ou romanesques, car les contenus fantasmatiques demandent à n'être pas renvoyés à l'infantile, mais plutôt métaphorisés, créateurs d'un espace de jeu et d'illusion créatrice, nous allons tenter d'en rendre compte.

M. Perret-Catipovic évoque une situation de psychodrame où elle se trouvait en position de co-thérapeute. Elle nous parle d'une jeune fille adoptée menaçant à tout moment d'arrêter si « quelque chose » ne se passe pas. Agrippement à l'objet, érotomanie, sentiment d'être incomprise par ses professeurs femmes, rages

Lors d'une scène, le mouvement contre-transférentiel est très fort et la renvoie à un souvenir d'adolescence particulièrement blessant et en lien à la rage de la jeune fille, « son côté terroriste ». L'affect de honte éprouvé alors construit ce que l'adolescente ne peut élaborer autour de la mort de son père, et interroge l'histoire et la falsification dans le récit qu'elle s'en faisait. La construction est différente de la vérité historique, c'est une transformation à partir d'un affect partagé dans le jeu. La psychodramatisation des instances surmoi /idéal du moi, en même temps que la figuration de l'affect par la thérapeute (elle-même étayée par le dispositif du psychodrame) donneront accès à l'adolescente à une construction de son histoire.

D. Hirsch présente une cure d'adolescente ayant vécu des abandons et des traumatismes importants. Elle se sent en permanence effractée par son monde interne ce qui l'amène à des contre-investissements coûteux : prise de toxiques, fuite dans des récits imaginaires, choix d'un double narcissique. Interpréter serait traumatique et séducteur. Tout travail à partir de l'infantile serait vécu « tel un alien qui prend le contrôle ». Cela suppose d'écouter le récit de l'adolescente comme des récits d'action, et d'investir dans une conviction à propos du

processus d'adolescence, sorte d'anticipation positive, au risque d'une surcharge pulsionnelle. La construction d'un fantasme inconscient en séance, telle une rêverie éveillée, ne sera pas utilisée par peur du retour traumatique, mais construit une scène infantile calmante. Dans ces états limites transitoires, le transfert infantile est progressif et étaye une position d'adulte référent, *éthique pour leur vie d'adolescent*. Il s'agit alors d'un dialogue à deux, sorte de travail de co-pensée. D. Hirsch parle de construction de cadre vide à compléter plus tard, sorte de « working progress ». Il s'agit plus d'interventions psychodramatisées, ou à partir de dessins qu'elle lui montre et dont il n'interprète ni le contenu ni la valeur transférentielle mais plutôt les changements, à l'écart de toute considération esthétique. L'adolescente regarde l'adulte entraîné de regarder ce qu'elle lui adresse.

Après un moment de régression psychosomatique grave et une interruption de six mois, liés à un événement traumatique, un travail d'après-coup organisateur et de lien entre des fonctionnements qui apparaissent clivés, paradoxaux, construisent au « futur antérieur », dans un registre spécifiquement adolescent. La rencontre passe par cette « passion », pré-requis du transfert narcissique, au risque de la séduction réciproque.

G. Monniello présente une séquence de suivi en Hôpital de jour et propose d'envisager l'espace thérapeutique comme un accueil des mouvements extrêmement violents et hostiles de son patient induisant une réponse structurante et calmante. L'affrontement réel, le coup ayant été évité de justesse, va amener à un échange qui construira un mythe d'origine. Le fonctionnement quasi hallucinatoire de l'adolescent va ainsi céder la place à une fantaisie où le psychanalyste serait le perdant. La transformation partagée autour de l'hypothèse « et si je vous avais touché » et la réponse « je t'aurais mis KO » fait de l'événement traumatique un acte fondateur. L'auto-analyse et le travail d'après-coup ouvrent aux possibles des adolescences non vécues et à la création d'un accueil de cet adolescent en nous que convoque le patient. Être là sans se substituer à l'adolescent permet de se risquer à des réponses qui transforment son univers hallucinatoire (seule trouvaille face aux perceptions brutales et effrayantes) en un jeu où l'analyste se surprend à vivre un ailleurs de lui-même. L'évocation des métamorphoses de Pélée et Thétis vient figurer la scène d'affrontement où le thérapeute est convoqué par l'adolescent. Il s'ensuit une sorte de danse (Roussillon) où deux corps bougent convoquant la passion dans un cadre qui fait tiers.

Béatrice Ang, S.P.P.

5 - Construction en psychosomatique

Présidé par / Marilia Aisenstein (Athènes, Paris),

**Avec : Robert Asséo (Paris), Admar Horn (Rio de Janeiro), Irène Nigolian (Genève),
Milagros Oregui Navarette (Madrid)**

Dès le début, la présidente Marilia Aisenstein a invité les collègues présents à une participation active dans la discussion. Il en est résulté un atelier très animé. Marilia Aisenstein et Robert Asséo ont introduit la discussion de l'atelier en soulignant l'attachement de la psychosomatique à la métapsychologie freudienne. Les analystes qui travaillent avec les patients psychosomatiques ne sont pas à la recherche d'une causalité concernant la maladie somatique de leurs patients ; ils se soucient de leur fonctionnement mental, en tenant compte de l'économie psychosomatique telle qu'elle a été élaborée dans les centres cliniques et les institutions internationales qui prennent en compte les travaux des collègues de l'Ecole psychosomatique de Paris.

Dans la discussion critique du rapport de Jacques Press, Aisenstein et Asséo ont souhaité nuancer la notion de « crainte de l'effondrement » et celle de « perte de représentation » chez les patients psychosomatiques. Pour eux, il s'agirait plutôt d'une mesure défensive drastique, voire d'une « vidange drastique ».

Irène Nigolian a ensuite présenté le cas clinique d'une jeune patiente atteinte d'un cancer du sein, vue en face à face depuis quatre ans. Cette illustration a été présentée d'une façon très riche et émouvante et la collègue a réussi à montrer plusieurs éléments basiques de la spécificité de la clinique psychosomatique. Un travail de construction a été fait avec la patiente, et il a impliqué un engagement contre-transférentiel important. Dans son commentaire, Marilia a insisté sur l'importance du travail du contre transfert, dont une partie reste inconscient chez le psychanalyste ; il se fonde sur des messages non formulés directement par le patient, mais reçus inconsciemment par le psychanalyste. C'est d'ailleurs, selon elle, une des raisons pour laquelle les analystes devraient régulièrement retourner sur le divan, comme Freud l'a souvent souligné jusqu'à Analyse avec fin, analyse sans fin.

Admar Horn a présenté un texte théorique soulignant, entre autres thèmes, la pensée originale de Jean Claude Rolland, concernant le préconscient. Pour Horn, dans le prolongement des travaux d'André Green, la négativité est à l'oeuvre chez les patients psychosomatiques. Cette négativité devrait être placée au service du processus de subjectivation grâce au travail portant sur les clivages. On serait donc fondé à défendre le paradoxe suivant : le déficit existe, c'est le regard qu'on jette sur lui, qui le fait être ce qu'il est, ou, au contraire, s'ouvrir vers une potentialité signifiante.

Milagros Oregui Navarette présenta alors le cas clinique d'une patiente de 49 ans, atteinte d'une myélite transverse. La richesse de sa présentation, dans le cadre d'un engagement très important a déclenché une série des questions des collègues présents à l'atelier. Lors de cette thérapie, la patiente avait installé un transfert latéral bien observé par la thérapeute. Cela a permis à Marilia de rappeler ce que Pierre Marty formulait souvent, avec humour, à l'Institut psychosomatique de Paris : "Ici, dans cette institution, nous sommes amoureux du transfert latéral".

En conclusion, Horn évoqua une de ses patientes, atteinte d'une grave pelade, en analyse avec lui depuis cinq ans. Une fois encore, l'engagement contre transférentiel a été à l'ordre du

jour, et il nous a montré comment cette patiente et lui même ont pu travailler dans une authentique co-construction d'un cadre analytique.

Admar Horn

6 - Les conditions de la construction et de la déconstruction en psychanalyse et en psychothérapie

Présidé par : B. Brusset (Paris)

**avec : J. André (Paris, A.P.F.), F. Bobos (Athènes), C. Dejours (Paris, A.P.F.),
F. Richard (Paris)**

B. Brusset introduit l'atelier en proposant de distinguer, quitte à radicaliser et à simplifier, deux positions en débat dans le congrès : la première tend à confondre construction et interprétation en référence à une conception unifiée de la métapsychologie : les représentations inconscientes sont toujours en jeu, processus primaires et processus secondaires sont dialectiquement articulés, la structure est l'effet de sa genèse, le modèle de la névrose infantile permet d'expliquer le processus, ce qui n'exclut pas l'existence de niveaux archaïques. L'analyste est impliqué dans la cure, mais il n'y participe pas.

Une telle position peut être d'autant plus ferme qu'elle est liée à la crainte de la fragmentation de la théorie psychanalytique ou de sa dissolution dans les psychothérapies. D'un autre point de vue, si l'objet de l'analyse est co-construit par le patient et l'analyste, il pourrait y avoir autant de théories que de psychanalystes et la psychanalyse serait réduite à un art dépourvu de tout souci de scientificité, de théorie unifiée et même de vérité, seulement un art.

L'autre position est dans la logique du rapport de J. Press qui considère l'article de Freud sur "Constructions", l'apport de Ferenczi et celui de Winnicott sur la théorie du manque et du trauma par défaut, comme impliquant une rupture épistémologique. Cette deuxième position rend possible une théorie du traumatisme, du délire et de la somatisation en référence au déni, au clivage, à la projection, à "l'inconscient du ça" fait des motions du dualisme pulsionnel finalisées par l'agir. Cet inconscient ou ce niveau de l'inconscient est extérieur ou aux limites de l'ordre des représentations : de l'ombilic du rêve à l'ombilic de la pensée. Le déni et le clivage ne sont pas réductibles au modèle de la perversion (le fétichisme, 1927) que Freud a lui-même élargi au processus de clivage du moi dans le processus de défense (1938). Avec Bion, il s'agit de deux parties de la personnalité, et J. Laplanche, comme A. Green, oppose dans le modèle de la double limite, la limite verticale du clivage dedans-dehors et la limite interne au-dedans, intrapsychique, celle du refoulement. Leur articulation suppose la médiation de l'objet, de l'analyste dans la cure.

Cette deuxième position, dominante dans le congrès, fonde une théorie de la pratique qui, prenant en compte la spécificité des organisations non-névrotiques, suppose à divers degrés la participation de l'analyste par des constructions qui sont de types divers mais qui sont fondées sur l'implication et la perception contre-transférentielles. Les constructions sont produites en référence implicite à des modèles théoriques différents. Ainsi en est-il dans la construction donnée en exemple par J. Press dans le cas de Jean comme le montre B. Brusset.

Si l'inspiration avait été seulement winnicottienne, J. Press aurait parlé de défaut de contact non pas avec le sein maternel mais avec le corps de la mère signifié par le divan dans le transfert (et par son lit dans ses insomnies ?). Le modèle est alors celui du support, du holding par la mère environnement, en deçà de la constitution des représentations, des objets et de la sexualité. En parlant de contact avec le sein de la mère, l'analyste introduit une ambiguïté qui met à la disposition du patient une formulation de grande richesse polysémique qu'il peut entendre ou non de plusieurs façons. Comme J. André l'a relevé dans son livre *"Les folies minuscules"*, la notion de contact est riche de sens. L'intervention de J. Press en elle-même est perçue par son patient comme un contact.

Le sein peut évoquer l'expérience de satisfaction pulsionnelle (oralité, pulsion partielle) aussi bien que sa régulation pare-excitante, voir sa fonction contenante, calmante de l'excitation : le temps du plaisir acméique et le temps du calme. Il pourrait s'agir aussi du bon objet selon M. Klein. Le mode d'interprétation kleinien est de l'ordre de la construction en référence au conflit fondamental d'ambivalence pulsionnelle et aux relations d'objet fantasmatisques supposées toujours déjà là. L'introjection du bon objet est, dans la réduction du clivage c'est-à-dire l'élaboration de la position dépressive, le but de l'analyse. Le cas présenté par Michèle Bertrand donne un bon exemple de l'émergence du souci pour l'objet (non sexuel, non érotique) et du désir de le protéger de ses propres attaques avec le thème de l'analyste pourvu d'un gilet pare-balles. Il survit aux attaques fantasmatisques et peut dès lors être utilisé (Winnicott).

Lors du congrès, certains ont situé la construction du côté de la fonction contenante et l'interprétation du côté du contenu, la première pouvant être la condition de la seconde. Il pourrait s'agir de la dimension psychothérapique rendant possible la structuration de l'espace psychique et du fonctionnement associatif dans une suffisante continuité, et, tôt ou tard, l'or pur de la psychanalyse avec son effet de déliaison, de déconstruction.

Le modèle de la relation contenant-contenu renvoie à celui de l'identification projective au sens de Bion, donc à l'idée de capacité de rêverie, de traduction et d'élaboration par l'analyste des contenus irreprésentables de la vie psychique du patient. Il s'agit alors d'une forme de construction plus que d'interprétation qui suppose le fonctionnement intersychique qui a été diversement décrit dans les dernières décennies. S'il peut être considéré comme un but en psychothérapie, il n'est qu'un moyen en analyse : il s'agit toujours de l'analyse du fonctionnement psychique inconscient individuel, et, si on est d'accord avec R. Cahn et F. Richard, de la subjectivation par le patient devenu analysant.

Ce débat fondamental dans la psychanalyse contemporaine, conduit à l'idée que toute construction implique une conception de l'inconscient. Dans cette direction, il convient de discuter la notion d'inconscient du ça et la thèse des trois inconscients de J. Laplanche : refoulé, enclavé, et mythosymbolique.

Après cet exposé du cadre général du débat proposé, l'intervention de F. Bobos, intitulé "De sang froid, de sang chaud", met en relief l'implication de l'analyse dans la cure d'une patiente ayant des troubles du comportement alimentaire dans un contexte de détresse insoutenable avec sensation de neige dans la tête. Il illustre bien la nécessité d'interventions que l'on peut dire d'ordre psychothérapique comportant une certaine connivence et le partage de références culturelles qui rendent possible la remémoration, l'analyse des rêves et le travail psychanalytique, le cadre ayant la fonction de contre-agir défensif.

Des interventions de la salle ouvrent la question des références culturelles partagées entre patient et analyste, et aussi celle des fantasmes originaires d'une manière qui accentue l'idée de la pluralité des inconscients ou du moins celle des niveaux de l'inconscient.

François Richard (auteur avec S. Wainrib d'un livre sur la subjectivation (Dunod, 2006) développe ensuite la question de l'implication de l'analyste en cas de discontinuité du fonctionnement psychique et de brèche mélancolique à l'ombilic du rêve. Il est conduit à se référer à l'Homme aux rats à propos de l'explication distinguée de la construction. Il défend l'idée de la subjectivation comme but de la cure, à distinguer de l'intersubjectivisme et de l'empathie. En référence à la fameuse lettre 52 de la correspondance Freud-Fliess, il souligne

les versions multiples des traces inscrites et leur nécessaire traduction. La traduction laisse du non-traduit, voire du dé-traduit qui constitue selon Laplanche l'inconscient refoulé, la générativité de la traduction produit le processus de subjectivation. Un cas clinique caractérisé par la désolation froide requiert le passage en face à face, lequel change la perception qu'il a de sa patiente. La construction peut être défensive mais provisoirement utile constituant une cohérence, une "formation substitutive" comme l'a exprimé M. Bertrand. La discussion retiendra entre autres l'idée de la pulsion de mort comme l'impensé du contre-transfert.

Ensuite, Christophe Dejours, montre l'importance de deux mots de Freud qu'il répète souvent dès 1914 et en 1937 : "deviner" et "travail". Le travail du psychanalyste est distingué du travail du patient défini par la remémoration et l'association des idées. L'analyste devine et construit : il y a donc activité et passivité de la pensée ("ça pense", le je n'étant qu'une supposition selon Nietzsche).

Le clivage de l'inconscient doit être distingué du clivage du moi. Christophe Dejours a élaboré (notamment dans son livre récent *"Le corps d'abord"* (Dunod, 2007), une conception de l'inconscient clivé, non refoulé qu'il appelle l'inconscient "amental" (amentia de Meynert, défaut de mentalisation). Dans un exposé très construit, il illustre la thèse d'une troisième topique (topique du clivage) par un cas dans lequel il a été induit à une longue intervention qui l'a surpris et qui a eu un effet décisif. Elle porte sur une zone psychique de non-traduit absolu. La construction a valeur explicative de la soumission résignée de cette patiente auparavant active et devenue souvent effondrée interminablement devant la télévision. La soumission sans plainte et sans masochisme déterminait ses attitudes vis-à-vis d'elle-même comme de ses parents et de son analyste recouvrant l'identification à l'agresseur avec maintien du clivage. A partir du contre-transfert, la construction demande à l'analyste un travail de perlaboration comparable à celui de son analyse personnelle. Elle a eu un effet de déliaison, de déstabilisation du clivage qui, au prix d'une exigence de travail, a permis une ré-appropriation et une perlaboration par le rêve.

La discussion en table ronde et avec la salle permet à Christophe Dejours de préciser ses idées et, à la surprise générale, il se dit prêt à renoncer à cette dénomination mal comprise d'inconscient "amental" qu'il vaut mieux désigner comme inconscient clivé, proscrit, relégué, enclavé, en tout cas non sexuel, fait de messages non traductibles renvoyant à une expérience du corps qui n'est pas à la source de la pulsion. Vécue comme la mort en soi, elle est facteur de décompensation somatique ou psychopathique. Difficilement accessible en psychothérapie, elle requiert en analyse des constructions qui induisent la levée du clivage dans une expérience de bouleversement profond. La discussion porte entre autres sur le statut des représentations.

En dernier lieu, Jacques André ne regrette pas la notion d'inconscient amental et conteste l'opportunité de créer de nouveaux concepts éponymes. Il critique la notion de subjectivation et même celle de représentation trop chargée de références philosophiques. Il préfère parler de traces, d'indices, d'inscriptions.

Il critique aussi la tendance à réinterpréter le matériel présenté par un autre : ce qui n'a aucune pertinence en dehors du contexte, car la psychanalyse n'est pas une herméneutique et l'interprétation ne peut avoir lieu qu'"in presentia".

A son avis, la psychanalyse exclut les interventions explicatives : ce que le patient entend, retient et peut utiliser des interventions de l'analyste n'est pas toujours ce que celui-ci prévoyait. Etat de fait qui empêche la position d'omnipotence du constructeur.

L'inconscient psychanalytique suppose toujours le refoulement originaire, mais le refoulé n'est pas vraiment un refoulé plutôt l'inscrit inconciliable, lié par exemple à des traumas

préverbaux. C'est l'inacceptable, qui n'est jamais traduit, mais, qui est attracteur. Il ne se réduit pas à du non-traduit comme le pense J. Laplanche. A la différence du rejet primaire, le refoulement proprement dit traduit : il fabrique des fantasmes inconscients : par exemple chez l'Homme aux loups, la transformation des indices de la scène primitive en loups sur l'arbre.

A la différence de J. Laplanche, Jacques André considère l'inconscient mythosymbolique comme organisé, lié, différencié, comportant la négation, mettant à distance l'œdipe et la castration. Or, dans la cure, les fantasmes œdipiens d'inceste et de meurtre sont loin d'être réductibles à l'inconscient abstrait de Lévi-Strauss ou de Lacan, au structuralisme des lois de la parenté et de celles du langage (le "symbolique"). Le niveau mythosymbolique pourrait relever des obscures pulsions du moi, de l'inconscient du moi.

Transfert et contre-transfert sont les seules notions freudiennes d'ordre interpsychique. L'inconscient de l'analyste est provoqué dans la contradiction entre processus primaires et processus secondaires. Les maillons intermédiaires suscitent la construction sur un mode irruptif à l'ombilic du contre-transfert, source de la créativité analytique. Ce que le patient entend et qui fait de l'effet reste incertain.

Jacques André insiste sur la nécessaire dissymétrie inaugurale et non transformable entre le patient et l'analyste, et récuse toute illusion de partage, d'accord, de télépathie, de co-pensée définie comme fonctionnement associatif secondairement subjectivé. En analyse, que l'on parle de tiers analytique ou de chimère, il s'agit d'un rapprochement sans auteur, d'un procès sans sujet. Le processus analytique résulte du travail de deux appareils psychiques différents ayant un but commun : la levée des dénis, des clivages et des refoulements chez l'analysant.

Si une conclusion pouvait être donnée à cet atelier suivi avec une grande attention par un large auditoire, elle pourrait être que la question des constructions en analyse conduit à la métapsychologie ouverte de l'interpsychique et à rien de moins que la théorie de l'inconscient.

B. Brusset

7 - Construction, suggestion et contre transfert dans la cure

Présidé par : A. Alexandridis (Athènes, A.P.F.)

avec : A. Lecoq (Liège), C. Seulin (Lyon), D. Suchet (Lyon, A.P.F.)

L'atelier s'est déroulé dans une atmosphère de convivialité avec une bonne assistance et, pour discuter les exposés introductifs, une excellente participation de presque tous les collègues présents. Les interventions des animateurs ont traité les questions annoncées dans l'intitulé de l'atelier mais aussi d'autres thèmes comme l'hypnose, les *acting (in et out)*, la fonction onirique et les rêveries de l'analyste, la symbolisation, les transformations, les problèmes éthiques et esthétiques soulevés par la construction et l'interprétation. L'intrication, riche et détaillée, des aspects théoriques et cliniques permit aux participants de « palper », grâce aux récits des présentateurs, les situations spécifiques de la cure lorsqu'elles imposent la nécessité d'une construction dans l'évolution du processus analytique.

Une partie du débat fut axée sur la dimension défensive de la construction mais aussi sur ses aspects de création poétique. Il est important de souligner l'« ethos » avec lequel l'ensemble des participants a discuté le matériel clinique, sans tendance à plaquer une « supervision sauvage » aux intervenants. Bien au contraire, c'est la recherche d'un enrichissement théorique et scientifique qui prévalut dans la discussion des cas cliniques qui venaient illustrer les propos des rapporteurs et des intervenants en séance plénière.

***8 - De l'interprétation à la construction dans l'œuvre de Freud :
son actualité pour une réflexion sur la technique***

Présidé par : R. Roussillon (Lyon)

avec : A. Ferruta (Milan), M. Genta (Lausanne), B. de Senarclens (Genève)

Trois exposés très complémentaires sont présentés. D'abord celui de **R. Genta**, intitulé « De l'Esquisse à la construction », dans lequel se référant au premier Freud, l'auteur rappelle le parcours freudien qui va de l'abandon de la suggestion, « per via di porre », pour accéder à la méthode analytique, « per via di levare », vers la conceptualisation du refoulement en tant que défaut de traduction, auquel l'interprétation-traduction devrait suppléer. Le modèle du rêve, qui en découle avec la première topique, donne pour implicite un lien entre représentation de chose et représentation de mots.

Dans ce même mouvement, le texte présenté par **B. De Senarclens**, plus particulièrement concentré sur la construction, se référant aux écrits freudiens de la deuxième topique, pointe la limite de la métaphore de l'archéologue et du modèle du rêve, lorsque la liaison primaire entre perception et représentation de chose, n'a pas pu être faite. Dans ces conjonctures cliniques la fonction de l'analyste-miroir est insuffisante et la première urgence sera celle de faire exister par la construction un événement qui jadis, dans l'histoire du sujet, a été traité comme un non-événement.

En harmonie avec les exposés précédents, la communication d'**A. Ferruta**, intitulée « Le travail du rêve », souligne combien déjà dans Gradiva, comme ensuite dans « Constructions en analyse », le travail de l'archéologue se trouve amalgamé au narratif, le but de l'analyse pouvant être conceptualisé dans cet éclairage comme une reprise du travail onirique, modèle heuristique de la Psychanalyse, dans l'aire de la transitionnalité. Ces thèses sont illustrées par une intéressante vignette clinique.

En deuxième partie **R. Roussillon** ouvre la discussion en rappelant d'abord que le travail de construction concerne toutes les cures et non pas seulement, comme l'on peut parfois croire, que les états limites. Ensuite, se référant à « Constructions », il souligne que Freud met en relation la réviviscence hallucinatoire avec les événements survenus avant l'apparition du langage, et que, dans l'une des notes écrites à Londres, il revient sur le fait que la compulsion de répétition concerne surtout ces expériences précoces, dont le caractère traumatique est mis en relation avec une faiblesse de synthèse du Moi. C'est ce travail de synthèse que l'analyste se retrouve à faire à travers la construction, au risque de sa propre implication, pour vaincre ces bastions de « résistance du ça ». Si l'« ombre de l'analyste retombe ainsi sur la cure », l'apport winnicottien avec la transitionnalité peut aider à sortir de cette impasse. Dans ce registre la symbolisation doit être pensée de manière plus large que uniquement limitée au verbal.

De nombreuses questions venant de la salle touchant aussi bien à des points théoriques que cliniques ont permis de reprendre et revoir ces questions sous différents éclairages.

9 - Construction et position féminine dans les deux sexes (COWAP)

Présidé par : T. Flores (Lisbonne), G. Ambrosio (Rome, A.I.Psi), B. Penot (Paris)
avec : L-M Cabré (Madrid), M-T Khair-Badawi (Beyrouth)

L'atelier COWAP a abordé le sujet de « La construction de la position féminine dans les deux sexes » sous différents angles. On s'est d'abord questionnés à propos du titre de l'atelier : qu'entend par position féminine, et par construction ?

On a parlé sur l'importance du déni, en rapport avec la présence-absence perçue du pénis, en le développant comme concept psychanalytique. La fille part de la perception de son absence pour développer sa symbolisation, tandis que le garçon par la peur de le perdre constitue son complexe de castration. Dans la mentalité masculine, le phallus ne serait jamais complètement symbolisé et la représentation du phallus gardera un fort investissement narcissique. Du point de vue clinique on a mis l'accent sur l'oscillation constante entre l'intrapsychique et l'interpsychique, le vécu transféro-contre transférentiel et l'intersubjectivité ; ainsi que sur la complexité de l'acte interprétatif illustrant la construction et le développement du féminin chez l'analyste et chez l'analysant en séance.

Nous nous sommes référés au travail de Freud « Analyse avec fin, analyse sans fin » et « Constructions en Analyse » en faisant la liaison entre ces deux travaux comme une tentative de Freud d'élaborer, de dépasser, ce qu'il trouvait infranchissable : « le roc », le refus du féminin dans les des sexes. On s'est référé aussi au « principe féminin » (Ferenczi) et on l'a mis en rapport avec la capacité de l'analyste de sacrifier ses propres théories et convictions interprétatives quand elles deviennent cliniquement inefficaces, mais aussi de laisser l'initiative au patient, de pouvoir supporter de se tenir en marge. La discussion s'est déroulée d'une façon très stimulante et participative entre les vingt-deux collègues présents et l'atelier s'est terminé en soulevant la nécessité de retravailler les concepts de monisme phallique, du féminin supposé passif, du masculin actif, de la bisexualité différente du « monosex »... Toutes formations langagières limitatives qui ont besoin d'être mises en question.

10 - Le point de vue épistémologique de la notion psychanalytique de construction

Présidé par : E. Schmid-Kitsikis (Genève, Paris)

avec : A. Buras (Tel-Aviv), M. Gagnebin (Paris), F. Petrella (Milan), G. Vassalli (Zürich)

"Si nous sommes en droit de supposer présents partout les faits les plus généraux de la vie psychique inconsciente (les conflits des motions pulsionnelles, les refoulements et satisfactions substitutives) (...), il est légitime de s'attendre à ce que l'application de la psychanalyse aux domaines les plus variés de l'activité de l'esprit des hommes produise partout des résultants importants et jusqu'ici hors d'atteinte"¹

A partir de Freud, découvreur de l'inconscient, de la sexualité infantile et de la psychanalyse en tant que théorie de la connaissance, **E. Schmid-Kitsikis** a introduit deux interrogations épistémologiques en lien avec la notion psychanalytique de construction. Elles s'articulent autour de l'idée, pour l'une d'une nécessaire découverte de nouveautés irréductibles aux anciens matériaux sur lesquels elle s'est élevée, pour l'autre d'une extrapolation de connaissances déjà implicitement acquises, aussi bien sur le plan clinique que métapsychologique, en tant que construction des fondements théoriques et/ou comme aboutissement d'un processus. En proposant aux participants un travail de réflexion épistémologique à partir des investigations freudiennes et post-freudiennes sur la notion de construction propre à la psychanalyse, chacun des intervenants a présenté son point de vue avant une mise en débat avec la salle.

C'est ainsi que **F. Petrella** a relevé la coïncidence des problèmes épistémologiques de la psychanalyse avec l'histoire et l'historiographie pour souligner l'importance de la réalité historique ainsi que la dynamique de la réflexion conceptuelle et méthodologique entre le vrai, le faux et le conjoncturel. A l'aide d'analogies entre « le document vivant et la machine du temps », « dispositifs narratifs » et « fanta-scientifiques » et le setting analytique, dont le dispositif à l'isolement relatif se focalise sur le présent, il a été amené à faire l'inventaire des « archives du silence » en interrogeant les oublis, les vides et les espaces blancs qui ont conduit à l'ouverture du débat sur l'évocation d'une récente exposition de photos selon des éclairages forts ou faibles (Gagnebin), comme de véritables « archives du silence ». Images qui à leur tour ont conduit la discussion, en interrogeant la règle fondamentale du processus analytique et en rappelant (Stoloff) certains textes fondamentaux de Freud tels que le Moïse et ses questionnements historiques.

G. Vassalli, pour sa part, a choisi selon le point de vue historique qui lui est propre, d'attirer l'attention, par le biais des découvertes freudiennes, sur la nature conjecturale de la méthode psychanalytique qui la distingue de la rationalité des sciences dures d'aujourd'hui.

Puisque Freud a basé ses observations sur les signes et non sur les faits, G. Vassalli a été amené à préciser l'expression "interpréter" (*deuten*) en introduisant l'expression "deviner" (*erraten*), verbe qui en allemand ne renvoie pas à une action divinatoire ou magique comme en français, mais se réfère à l'énigme qu'on doit identifier et résoudre. Toutefois, les précisions apportées au cours de la discussion ont mis l'accent à la fois sur le sens historique auquel renvoie l' "erraten" (Petrella) et sur les idées incidentes d'un matériel clinique, avec la

¹ Freud.S.: "Petit Abrégé de Psychanalyse", Résultats, idées, problèmes, II.

prise en compte du transfert/contre-transfert et du couple analyste/analysant, d'un point de vue épistémologique (Stoloff).

La perspective originale de **M. Gagnebin**, qui se situe entre « apparaître et disparaître », concerne les modèles métapsychologiques qui président à la construction d'une œuvre (artistique, philosophique, idéologique). Elle souligne le caractère fictionnel de toute méthode dans le sens où l'on peut considérer l'œuvre d'art comme analogon modèle épistémologique de la notion de construction, à partir du moment où elle est le produit d'un tissage herméneutique entre ce qu'elle donne à voir, à entendre, à comprendre et la réponse qui lui est faite, à chaque époque en fonction de l'état des connaissances et de l'apport psychique du receveur. Leur lieu est la « chimère » (M. de M'Uzan) dont l'entre-deux s'offre comme un appel à valoriser l'incertain pour déduire du possible, le faux pour construire le vrai. Ses idées ont nourri une riche discussion à partir des modèles de Bion (Schmid-Kitsikis) jusqu'aux problèmes de l'esthétique, du partage, de la fiction (Stoloff) et à propos de l' "erraten" (Vassali). A ce sujet, il a été souligné qu'en matière d'analogie il ne faut pas perdre de vue la notion de complexité et le danger de tout réductionnisme (Schmid-Kitsikis).

A. Buras a exposé sa position épistémologique à l'aide d'une vignette clinique, particulièrement illustrative, d'un processus de construction en cours d'analyse. Il ne s'agissait pas seulement de la restitution d'un passé effacé ou à jamais inscrit mais de la mise en relation, à partir des avatars du transfert, des événements du passé avec les mouvements relationnels de la patiente en cours d'analyse. La discussion a porté surtout sur l'irreprésentable, le transfert latéral et la place de la sensorialité en ce qui concerne le fonctionnement psychique de cette patiente (Delourmel). En suivant le fil rouge des réflexions exprimées par les participants, le problème de la recherche en psychanalyse et de la spécificité de la réflexion épistémologique en psychanalyse a fait débat en introduisant plus particulièrement le statut de l'observateur et de l'observé. En soulignant la poursuite du nécessaire réexamen des concepts utilisés, les participants se sont quittés sur un paradoxe : même les erreurs et les imprécisions de traduction des textes freudiens ouvrent la voie à de nouvelles idées et à de nouvelles perspectives (Schmid-Kitsikis).

Petros Kefalas,
Société Hellénique de Psychanalyse

11 - Impasses et paradoxes

présidé par : D. Bourdin (Paris) et A. Ferrant (Lyon)
avec : J. Canelas-Neto (São-Paulo), N. de Coulon (Lausanne),
L. Falcaõ (Porto-Alegre), S. Heenen-Wolff (Bruxelles)

L'atelier « Impasses et paradoxes » a rassemblé 26 participants. Dans son introduction au travail de la matinée, Dominique BOURDIN souligne que les situations d'impasse convoquent spécifiquement la position de l'analyste. Mais ce moment est aussi l'occasion d'un renouvellement non seulement du processus, mais de la pensée psychanalytique elle-même. José CANELAS-NETO (Sao Paulo) présente une situation clinique sur plusieurs années, marquée dans un premier temps par un transfert amoureux passionnel de la patiente envers l'analyste, suivi d'une période traversée par des sensations de vide. Dans la discussion, les participants insistent sur la difficulté, dans ce type de conjoncture, à rester analyste, c'est-à-dire à maintenir à la fois le dispositif et la potentialité du processus. Quels sont alors les

différents modes de présence analytique qui ne peuvent pas se réduire à un simple « retrait » qui équivaldrait, ici, à un rejet ? Comment être présent, accompagner le mouvement, en éprouvant des mouvements de haine que l'analyste doit à la fois traverser et mettre en travail ?

Dans sa présentation clinique, Suzan HEENEN-WOLFF (Bruxelles) aborde la question de la haine dans le contre-transfert. Une pensée paradoxale traverse l'analyste à un moment de la cure : « Cette patiente devrait faire une analyse ! ». La faible qualité des représentations et la façon dont la patiente – apparemment – n'utilise pas ou peu le dispositif, amène l'analyste à traverser une période marquée par des affects haineux. Paradoxalement, cette haine éprouvée devient source d'espoir pour le développement du processus. Suzan HEENEN-WOLF entend bien l'actualisation de la situation traumatique primaire lorsque la patiente dit : « Je parle dans le vide ». Parler « dans » le vide, ce n'est pas « être » vide, c'est parler à une présence virtuelle. La situation clinique présentée par Luciane FALCAO (Porto Alegre) est elle aussi marquée par des traumatismes infantiles et en particulier par des attouchements sexuels. La demande paradoxale de la patiente est de ne plus vouloir penser dans l'analyse, et de préférer les thérapies corporelles où le toucher est prévalent. Simultanément, l'analyste doit s'absenter pendant une semaine : il y a donc une conjoncture marquée par un collapsus topique entre le dedans et le dehors. La discussion reprend les remarques de Ferenczi à propos du redoublement traumatique lié à l'abus sexuel : effraction du langage de la passion adulte au sein de l'infantile, et incrédulité des adultes qui n'accordent pas crédit à ce que dit l'enfant. Les riches associations suscitées par cette clinique permettent de formuler quelques remarques sur le nécessaire engagement de l'analyste dans ce type de conjoncture.

Nicolas de COULON (Lausanne) présente enfin une situation intitulée : « Retour à la case départ ». La patiente demande un travail analytique en se présentant comme « guérie », après plusieurs tentatives de suicide. Cette menace suicidaire va peser sur les moments critiques du processus : d'où le sentiment, éprouvé par l'analyste, qu'on retourne au point de départ. L'analyste va devenir une personne « non fiable de plus » au yeux de la patiente et il aura le sentiment d'avoir été un agent de la répétition. Mais c'est paradoxalement cette « zone » de désespoir traversée et surmontée à deux qui va s'inscrire comme moment fondateur du processus. Par la suite la période critique pourra être évoquée dans les séances avec humour. Alain FERRANT (Lyon) reprend les différents éléments de discussion qui ont animé le groupe. Les patients impliquent « en force » l'analyste dans leur histoire et ce dernier « plonge » dans le monde du patient. Mais il n'est pas seul : son groupe de référence, un(e) collègue et le travail d'écriture viennent comme éléments tiers. Croire qu'on peut s'en sortir « tout seul » bloque toute issue. L'analyse ouvre un dispositif au sein duquel les situations jadis vécues par le patient viennent se transférer, se symboliser à leur manière, se symboliser « en impasse », impliquant l'impasse du contre transfert. Dominique BOURDIN conclut en évoquant l'analyse comme implication de l'analyste dans le paysage du patient. L'atelier s'est déroulé dans un climat détendu et chaleureux. Les différentes présentations cliniques, issues d'horizons divers (Sao Paulo, Bruxelles, Lausanne, Porto Alegre) ont montré la capacité et le plaisir des analystes à dialoguer entre eux de façon ouverte et constructive.

Alain Ferrant, SPP

12 - L'Année psychanalytique internationale à la rencontre de l' « exception française »

**Présidé par : Florence Guignard (Paris, Genève) et Luis Carlos Menezes (São Paulo)
Avec : Rachel Blass (Londres, Jérusalem), Dianne Casoni**

Pour la première fois, les organisateurs du Congrès des Psychanalystes de Langue Française Georges Pragier et Rémy Puyuelo ont permis l'organisation d'un atelier abordant la délicate question du plurilinguisme et des traductions en psychanalyse. Animé par Florence Guignard (SPP, Paris) et Luis Menezes (SBPSP, São Paulo), cet atelier accueillait Rachel Blass (Londres/ Jérusalem) et Dianne Casoni (SPC, Montréal), deux des auteurs qui furent traduits dans *L'Année Psychanalytique Internationale* - l'Annuel en français de *l'International Journal of Psychoanalysis* - au cours de ses six ans d'existence.

L'atelier fut ouvert par Jean-Michel Quinodoz, Éditeur en chef des « Annuels » de *l'IJP*, qui décrit l'histoire et la place de ces Annuels dans la diffusion de la pensée psychanalytique à travers les différentes langues utilisées dans le monde par les psychanalystes.

Il rappela que les deux premiers Annuels furent édités voici plus de vingt ans en espagnol et en portugais par nos collègues Latino-Américains. En 2003, ce furent le tour des Annuels en allemand, en italien et en français, et il annonça la préparation d'un Annuel en russe et d'un autre en turc.

Florence Guignard, Rédactrice responsable de l'Annuel en français - *L'Année Psychanalytique Internationale* -, publié tout d'abord à Genève par *Médecine et Hygiène* puis, dès 2007, à Paris chez *InPress*, expliqua le fonctionnement de cette publication : composée d'une dizaine de membres - Français, Suisses, Belges, Luxembourgeois et Québécois - l'équipe de Rédaction de « *L'Année...* » lit tous les articles publiés chaque année dans les six numéros de *l'International Journal of Psychoanalysis*. Elle se réunit deux fois par an pour choisir une douzaine d'articles qu'elle va ensuite traduire et relire dans un travail d'équipe. La date de parution s'efforce de coïncider avec le Congrès annuel des Psychanalystes de Langue Française. Il s'agit là d'un travail lourd et bénévole, mais gratifiant dans la mesure où, d'une part, il élargit le panorama de la pensée de chacun des membres, et d'autre part, il exige de l'équipe de sélectionner des travaux à la fois pour leur qualité et pour leur originalité par rapport à la francophonie. C'est là un travail ardu au vu de la qualité des textes publiés dans *l'International Journal* et l'on se trouve parfois devant des choix cornéliens. Mais l'intérêt de ce travail est évident : faire connaître aux psychanalystes francophones les travaux psychanalytiques publiés en d'autres langues. En effet, si l'on en croit le nombre d'abonnés en France à *L'International Journal* - 50 à 60, institutions comprises ! - la littérature analytique étrangère n'atteint guère les psychanalystes français. Florence Guignard a profité de cette occasion pour remercier chaleureusement Luc Magnenat (SSP, Genève) qui se retire maintenant du poste de Secrétaire du Comité de Rédaction qu'il a occupé dès la création de *L'Année*. Tout le Comité de Rédaction a loué Luc Magnenat pour le remarquable travail qu'il a fourni en acceptant de se situer au « goulet d'étranglement » de la réalisation de « *L'Année* ».

L'Année sera d'ailleurs davantage diffusée encore dans le futur puisque David Tuckett, qui travaille au PEP (*Psychoanalytical Electronic Publishing*) monumentale ré-édition

électronique de dizaines d'années des publications papier psychanalytiques depuis 1920², s'est engagé à ce que *L'Année* figure bientôt dans les œuvres disponibles sur Internet (la publication web respectant simplement la règle de n'apparaître que deux ans et demi après la publication papier).

A propos d'Internet, on trouvera les informations utiles sur *L'Année*, dont les possibilités d'abonnement, sur son site Internet : www.frannuel.com.

Le mouvement d'ouverture de l'*IJP* sur l'étranger est aussi à souligner et la bienveillance de ses instances vis-à-vis des *Annals* tient certainement au fait que, au cours des dernières années, l'*IJP* a dû lui-même enfin véritablement s'internationaliser sous la pression de la communauté psychanalytique internationale. Depuis une quinzaine d'années, les articles soumis dans d'autres langues que l'anglais peuvent être adressés pour évaluation aux éditeurs régionaux (Europe et Amérique Latine). Les articles acceptés sont alors traduits aux frais de *IJP*. Une plus grande ouverture (et encore plus d'intérêt de lecture) s'en est suivi pour un *IJP* plus diversifié.

A noter enfin toute la vie interne de la traduction et de ses subtilités, un véritable exil dans la langue de l'autre qui s'opère pour des traducteurs dont, d'ailleurs, l'histoire et l'origine personnelles les placent souvent à des carrefours linguistiques diversifiés. Aussi, le contact avec les auteurs d'origine permet dans la plupart des cas de peaufiner la traduction finale (un nombre non négligeable d'entre eux étant d'ailleurs assez francophones pour veiller au grain). L'Atelier de cette année recevait d'ailleurs deux auteurs dont les textes avaient été sélectionnés par l'API : Dianne Casoni (Montréal) et Rachel Blass (Londres/ Jérusalem). Soulignons que l'article de cette dernière³ – l'un des rares à examiner de manière critique les idées lancées par un certain nombre de psychanalystes contemporains à propos des liens qui peuvent être faits entre psychanalyse et neurosciences - met en question les idées fallacieuses qui sous-tendent cette orientation récente et son impact négatif sur le discours psychanalytique.

Il a aussi enfin aussi été question dans cet atelier des difficultés de traduction de plusieurs concepts freudiens. Quelques exemples : il en va ainsi notamment de celui de « *Nachträglichkeit* », traduit en français par « après-coup », et par « *deferred action* » et/ou « *after effect* » en anglais. Aucune de ces traductions ne rend la signification exacte du terme allemand, et l'on arrive à des absurdités, certains auteurs anglophones et d'autres germanophones ayant choisi d'écrire « après-coup » en français dans leur texte anglais ou allemand, pris qu'ils étaient par la fascination de la francophonie ! La question a aussi été soulevée par Florence Guignard de la traduction impropre du terme anglais de « *projective identification* » par le terme français d'« *identification projective* ». Or, tout traducteur expérimenté sait qu'il faut inverser l'« attelage » substantif+adjectif qualificatif des langues germaniques lorsqu'on le traduit vers le français, le substantif devenant le qualifiant et l'adjectif devenant le substantifiant. En l'occurrence, la traduction correcte devrait être « projection identificatoire », ce qui éclaire sous un autre jour ce concept si difficile de la métapsychologie. Autre exemple de traduction difficile : le *setting* anglophone est-il vraiment superposable au *cadre* francophone ?

² Voir le site internet du PEP : www.pep-web.org

³ Blass R. & Carmeli Z. (2008) : Plaidoyer contre la neuropsychanalyse : à propos des idées fallacieuses sous-tendent la dernière tendance scientifique en psychanalyse et leur impact négatif sur le discours scientifique. In : *L'année Psychanalytique Internationale 2008*. Paris, In Press.

Les participants à cet atelier ont tous été unanimes quant au désir de le voir se répéter lors des prochaines rencontres du Congrès des Psychanalystes de Langue Française, afin d'approfondir les multiples questions conceptuelles de la théorie et de la technique psychanalytique au travers de la polyphonie linguistique, chaque langue étant susceptible de privilégier l'un ou l'autre des aspects de la polysémie du langage de l'Inconscient.

Florence Guignard, Jean-Michel Quinodoz, Michel Sanchez-Cardenas

13 - Atelier clinique

Avec : D. Quinodoz (Genève), L. Brunet (Montréal), C. Bach (Genève)

Comment discuter les séances d'analyse rapportées par un collègue? Les discutants ne peuvent certes pas se situer dans la théorie seule, ni même dans la théorie de la technique. Ne manque-t-il pas aux discutants l'élément essentiel qui permet de comprendre au-delà des mots ou même ce qui peut être travesti par le langage verbal : la relation transféro-contre-transférentielle? Louis Brunet propose d'entrée de jeu de concevoir la présentation de l'analyste comme une construction de celui-ci qui s'adresse aux discutants et au public, construction qui contiendra forcément l'empreinte de son contre-transfert et du transfert de l'analysant. En somme il peut être possible pour les discutants et les participants d'utiliser leur propre contre-transfert à la construction de l'analyste, dans la mesure où eux-mêmes « construisent » le processus que tente de rendre l'analyste.

Si cette façon de voir est pertinente, les discutants et le public doivent faire confiance en l'ouverture et la générosité de l'analyste qui acceptera de se livrer à travers sa construction. Et sur ce point, ils n'ont pas été déçus, au contraire. Carole Bach a présenté au sujet de Minna une réflexion, une construction et des comptes-rendus de séances d'une grande générosité, qui ont permis à tous de construire leur théorie de cette analyse, du transfert de l'analysante et même des enjeux infantiles qui le marquent. Les discutants et le public ont d'ailleurs remercié Carole Bach pour cette grande générosité.

Lors de la discussion, plusieurs thèmes se sont entrecroisés et enrichis mutuellement. Notamment il fut question de la construction des espaces psychiques et de la désubjectivation d'une grande partie du monde pulsionnel de Minna (Brunet), faisant écho à la représentation d'un enfermement dans un corps sans ouverture vers l'objet, et sans ouverture sur son propre monde pulsionnel (Quinodoz). Les conséquences perceptibles de cette désubjectivation de la sexualité et de l'agressivité ont fait l'objet de nombreuses réflexions tant par les discutants que par l'assistance. On a noté comment l'objet, particulièrement l'homme, était celui qui portait la pulsion et comment Minna se refusait ensuite à l'objet lorsque celui-ci venait « pulsionnellement » vers elle. En fait, tant la vie relationnelle de Minna, que sa relation transférentielle laissaient voir ce double mouvement paradoxal : le besoin de faire porter la pulsion par l'objet puis de se refuser à celui-ci dans une position d'apparence masochique (Brunet, Prat, Anargyros-Klinger) mais qui est soutenu par une inversion visant à contrôler l'objet ; et d'autre part, le désir que ce nouvel objet transférentiel puisse présenter une nouvelle solution utilisable qui permette de reprendre en elle la pulsionnalité non subjectivée (Quinodoz).

Se refuser à l'objet pour le maîtriser, être de glace devant celui-ci qui porte le feu dégoûtant de la pulsion, amène Minna à se perdre, à ne plus se comprendre ni se reconnaître, se privant

des aspects « vivants » d'elle-même (Brunet a rappelé sur ce point Fabien Especes dans *Si j'étais vous* (Julien Green) qui perdait toujours un peu plus de lui-même comme l'a montré Klein) et à envier les capacités vitales de l'objet (Quinodoz) pour se refuser à celui-ci et lui faire vivre par retournement sa propre impasse. L'enjeu fondamental devenait donc pour Minna, et pour Carole Bach, de passer d'une position dans laquelle Minna se perdait à cause de sa propre désappropriation subjective à une position où elle serait capable d'utiliser l'analyste non plus seulement pour « évacuer » mais pour l'aider à reprendre en elle ce qu'elle ne pouvait tolérer jusqu'à présent. La transformation était délicate. On a bien vu comment le « retour du clivé » provoquait une angoisse énorme. C'est ici qu'une métaphore précieuse (qu'on ne peut rapporter ici par souci de confidentialité), utilisée par Minna au sein de ses séances, a permis un tournant décisif au sein du processus analytique. Cette métaphore a été utilisée tant par Minna que par son analyste, comme une construction (Quinodoz), dont la valeur tenait non seulement au « contenu » de celle-ci mais au fait qu'elle agissait comme « contenant » (Brunet) permettant une élaboration à deux et donc une ouverture vers la réappropriation subjective passant par l'objet (analyste).

Ce point tournant, la métaphore utilisée comme construction, faisait bien sûr un pont enrichissant avec le thème du colloque et a permis de reprendre notamment l'apport de Michèle Bertrand sur la construction dans le contre-transfert et sur l'ouverture à la transformation que celle-ci permet.

En conclusion, il convient de souligner à quel point tous les participants ont construit et élaboré ensemble avec richesse et respect, à la fois au plus près du vécu contre-transférentiel de l'analyste et en même temps en entretissant des lignes théoriques complémentaires et pertinents. Tout cela ne fut possible que grâce à l'ouverture et à la générosité de Carole Bach.

Louis Brunet

14 - *Supervision d'un cas d'analyse d'une adolescente.* *A propos de la technique*

Avec : **A. Schteingart (Genève)**

Comment transmettre la présentation du cas, ses éléments descriptifs, l'ambiance de l'atelier et les interrogations qu'il a suscitées sans être partiel? Idéalement il faudrait avoir la capacité de peindre un « tableau en transformation » qui contiendrait des scènes mouvantes.

Je commencerai par dire que la salle, même si elle n'était pas immense, était remplie. Quelques collègues, membres formateurs, faisaient aussi partie du voyage. A.V., qui présentait le cas, nous a transmis beaucoup de matériel clinique.

Le cas, celui d'une adolescente qui a commencé son analyse à l'âge de 15 ans, se présentait bien et les parents étaient très motivés pour la soutenir financièrement. Le cadre, avec 4 séances hebdomadaires sur le divan a pu être mis en place. La patiente manquait rarement. Au début de la cure, même si la patiente était en apparence consentante, des doutes sur son désir d'analyse se sont manifestés dans le transfert, et elle a mis, comme cela se doit, son analyste à l'épreuve.

Par la suite, les mécanismes de régression ont dominé la scène. L'érotisation de la relation a donné du fil à retordre à son analyste... Pour respecter la confidentialité et nos règles

éthiques, je ne peux guère communiquer les éléments biographiques de cette patiente, ni les modalités précises du fonctionnement de l'analyste. Je me limiterai donc à restituer quelques éléments essentiels qui ont surgi dans cet atelier clinique. J'ajouterai que la patiente a interrompu la cure, après 4 années d'analyse. À la fin de ses études secondaires, elle a quitté le pays, se séparant ainsi de son analyste et de ses parents.

Avant la présentation du matériel clinique, j'ai précisé les modalités de travail de cet atelier clinique:

- 1) Présentation préalable, aux participants, de deux séances de la cure. Ensuite, après ce temps de travail, l'anamnèse, sera développée.
- 2) Utilisation du matériel clinique pour privilégier les questions de technique analytique.
- 3) Souligner les spécificités de la cure d'une adolescente en cherchant :
 - d'abord à discuter l'indication de l'analyse chez une adolescente
 - avant de constater que le développement du processus analytique est possible à l'adolescence.
- 4) Approfondir la technique pour nous permettre de mieux traiter d'autres cas d'adolescents, notamment de structure border-line.

La première partie de la matinée fut très animée et il fut parfois difficile de faire participer l'ensemble du groupe à la discussion car certains participants accaparaient excessivement l'attention au détriment des collègues plus discrets. Dans un deuxième temps, avec le soutien de mes interventions, une parole plus fluide circula et je pus donner la parole à tous ceux qui la demandaient tout en préservant la cohérence de la discussion.

Le groupe a pu alors aborder plus facilement l'érotisation de la relation, les points de fixation et de régression et les éléments du passé de la patiente, dans une tentative de reconstruction dans le transfert. L'importance d'une forte homosexualité latente fut élaborée.

La difficulté principale fut de reconnaître les éléments qui se jouèrent, en fin d'analyse, dans la relation à l'analyste, quand cette dernière devint enceinte.

Tout le matériel concernant l'agressivité envers les rivaux, les attaques envers le ventre de la mère et la culpabilité qui en résultait furent les thèmes centraux qui susciterent un important développement. C'est la compréhension de l'agressivité qui favorisa la poursuite de l'analyse avec de meilleures identifications. Si la réunion s'était prolongée, nous aurions pu évoquer des éléments narcissiques, autoérotiques, comme des défenses superficielles contre les conflits suscités par la relation d'objet créatrice de culpabilité.

Dans ce travail clinique en groupe qui suscita de nombreuses réactions transféro-contre-transférentielles, le respect du présentateur et le besoin de discrétion furent prévalents. La dynamique qui s'y créa fut une source d'enrichissement théorico-clinique.

A. Schteingart

15 - Association Romande des Psychanalystes en Formation A.R.P.F. - I.P.S.O.

Compte rendu des activités pour Psychanalystes en Formation organisées en marge du 68^e Congrès des Psychanalystes de Langue Française

Avec mes collègues du comité de l'Association Romande des Psychanalystes en Formation, nous nous sommes inspirés des ateliers qu'organise l'IPSO (International Psychoanalytical Studies Organisation) lors des congrès internationaux (IPA, EPF), pour proposer diverses activités - 3 ateliers de supervision, un dîner dansant, un atelier sur les travaux du congrès annuel de l'IPSO au Kazakhstan - aux candidats inscrits. Notre initiative a rencontré un écho très favorable auprès du comité d'organisation, qui nous a largement soutenu, et que nous tenons à remercier ici.

Ci-dessous, figurent les comptes rendus des ateliers de supervision, qui ont eu lieu pour la première fois dans un tel congrès, du moins à ma connaissance. Ils étaient placés en parallèle aux autres ateliers du congrès, et volontairement limités à une quinzaine d'Analystes en Formation dans les instituts des Sociétés constituantes de l'API, inscrits au préalable (nombre de participants maximal pour le bon fonctionnement de tels groupes, l'inscription étant nécessaire pour respecter la confidentialité). Cela a bien fonctionné, sauf pour un atelier dans lequel 5 personnes inscrites ne se sont pas présentées. Dommage pour ceux dont nous avons dû refuser l'inscription, faute de place...

Les retours que j'ai eu de la part des candidats et des superviseurs ayant participé à ces ateliers étaient tous très positifs. Cela leur a plu de pouvoir rencontrer des collègues de diverses origines et sociétés, dans le contexte d'une activité clinique. Ils ont découvert des façons de travailler, et d'être analystes, avec des membres formateurs dont ils n'avaient jusque-là qu'entendu parler, éventuellement lus des ouvrages, et ont éprouvé cette occasion comme précieuse et enrichissante. Certains se sont sentis plus libres de discuter et intervenir dans un groupe constitué de candidats, d'autres ont aimé ce complément pratique aux discussions théoriques de haut vol des séances plénières. Les superviseurs sollicités, que nous remercions chaleureusement, ont, de leur côté également, eu beaucoup de plaisir. Dans l'ensemble, les échos ont été très enthousiastes, et beaucoup ont exprimé le souhait de voir ces ateliers de supervision reconduits dans les prochaines éditions du Congrès des Psychanalystes de Langue française. Aux candidats des sociétés organisatrices de se mobiliser !

Pour le comité
Silke Kratel Cañellas
Présidente de l'Association Romande des Psychanalystes en Formation

1^o Atelier animé par Anne Marie Sandler (Londres) :

Compte rendu de Silke Kratel Cañellas, candidate à la SPPsa

Quinze Psychanalystes en Formation de différentes sociétés participaient à cet atelier. Une collègue candidate de la SSPsa a présenté une analyse en cours depuis 4 ans, d'abord par un résumé très clair et synthétique, puis le matériel de quelques séances, laissant largement de la

place aux interventions du groupe. Elle a été très confiante avec le groupe, qui a répondu avec une grande authenticité, beaucoup de spontanéité et de curiosité pour le cas présenté. Les interventions de Mme Sandler étaient ouvertes, toutes en finesse, et relançaient les associations du groupe à des moments judicieux, créant un climat de confiance. Elle laissait le groupe intervenir assez librement en assurant son bon fonctionnement. Le groupe, malgré les origines, formations et personnalités très variées de ses membres, s'est retrouvé autour de la clinique. Dans un premier temps, des constructions diverses et variées ont pris le devant de la scène. Puis, nous avons vu des écoutes contrastées du contenu latent du matériel présenté prendre forme. La discussion qui s'en est suivie a donné matière à penser non seulement à l'analyste qui présentait, mais également à chaque participant, permettant d'éclairer sous divers angles le travail analytique, et la menace de terminaison qui pesait sur la cure.

2° Atelier animé par Jean-Luc Donnet (Paris) :

Compte rendu d'Olivia Didisheim Hottinger, candidate à la SPPsa

Cet atelier de supervision comptait 15 participants. Une analyste en formation de la SPPsa avait préparé le matériel clinique sur lequel nous allions pouvoir travailler. Après une brève présentation de chacun des participants, J.-L. Donnet a animé cette supervision. Il a proposé au groupe des participants de se placer dans une position « d'écoute en second » par rapport au cas d'analyse qui était présenté, nous donnant quelques outils théoriques pour se mettre en travail. L'idée était d'oublier en quelque sorte l'analysant présenté et de créer au sein du groupe un nouvel analysant au travers de la « diffraction du contre-transfert », se plaçant ainsi dans une logique associative.

La présentation a débuté et nos appareils psychiques se sont mis au travail, en suivant les consignes de J.-L. Donnet, un analysant « nouveau » s'est construit au fil de nos associations successives. J.-L. Donnet a su créer un climat propice à ce travail associatif, respectant chacun dans ce qu'il livrait de son contre-transfert. Quant à l'analyste qui présentait son cas, elle a eu le sentiment qu'un travail de décondensation sur le matériel amené avait pu se faire. Cette matinée de supervision a rencontré l'enthousiasme de chacun des participants, nous sommes tous sortis de cet atelier en emmenant bien du matériel enrichi du matériel sur lequel nous pouvions continuer à réfléchir, poursuivant seul ou avec certains le travail associatif déjà entrepris, nos appareils psychiques continuant à associer sur notre propre clinique.

3° Atelier animé par François Ladame (Genève) :

Compte rendu d'Anne Morard-Dubey, candidate à la SPPsa

Une collègue de Barcelone nous a présenté de manière très riche et détaillée les débuts d'une prise en charge d'une jeune femme et 2 séances, après deux ans d'analyse. Le groupe comptait dix participants.

La richesse de cette supervision a été de pouvoir tout à la fois parler du cas d'analyse et en même temps de dégager quelques mécanismes importants dans cette prise en charge. Le groupe cosmopolite a été très participatif et le rôle de F. Ladame nous a permis de ressortir riches d'échanges fructueux.

Nous nous sommes interrogés sur la manière de penser les enjeux de cette analyse avec une patiente fragile, constamment à la limite de la frontière de la désymbolisation, dans la clinique des « agirs », des somatisations...

Dans la ligne du congrès, nous nous sommes demandé comment transformer un trauma-événement en un trauma psychique. Le support du cas nous a permis de voyager entre théorie, pratique et nos difficultés d'interprétation, par exemple.

Nous nous sommes tout particulièrement penchés sur :

- Les hypothèses que nous nous faisons lors d'une première rencontre.
- Le transfert de l'analyste sur son analysant ? Quelle partie de notre propre passé va se rejouer là ?
- Comment penser une patiente fragile ?

4° La psychanalyse d'Est en Ouest : Quel Avenir?

Compte rendu de Corinne Meylan, candidate à la SPPsa.

Atelier organisé en collaboration avec trois de nos collègues à la SPP, Mmes Anne Berschiavetta, Fabienne Fillon et M. Norbert Châtillon. Il a réuni une quinzaine de Psychanalystes en Formation de France, Belgique et de Suisse.

Partant des réflexions entamées lors du colloque annuel de l'IPSO - qui réunit chaque année les candidats européens - et qui cette année 2008 a eu lieu à Almaty au Kazakhstan, les questions suivantes ont été abordées et débattues dans une atmosphère de travail conviviale et chaleureuse :

- L'émergence de la psychanalyse dans les pays de l'Est, et en Asie, offre des perspectives, et pose la question de l'évolution même de la psychanalyse. Les psychanalystes en formation européens soulignaient leur difficulté de "trouver" des "patients de cursus" alors que la demande d'analyse grandit au Kazakhstan sans possibilité d'y répondre.
- Comment la pratique de la psychanalyse peut se "jouer" dans des pays de culture si différente (nomadisme), anciens pays de l'URSS et de religion musulmane?
- Comment construire des échanges, des ponts, entre nos instituts et le groupe de psychanalystes émergeant au Kazakhstan ?

Des pistes ont été ouvertes :

- un projet d'étude sur ces questions a été proposé à l'IPA au travers de son fond de recherche (DPPT).
- Un projet de rencontres bi-annuelles avec les pays Européens est en discussion.

Cet atelier a également été l'occasion d'évoquer l'IPSO elle-même - l'association internationale des psychanalystes en formation - sa structure, ses différentes activités scientifiques au sein des congrès nationaux et internationaux ainsi que son dessein d'offrir une plate-forme d'échanges entre tous les candidats des trois régions qu'elle englobe (Europe, Amérique du Nord et Amérique latine).